

Jean-François Bert
IRCM-UNIL

En prenant comme exemple le dispositif du fichier, en s'interrogeant sur son histoire, son fonctionnement et ses usages, mais aussi ses évolutions, cette intervention a pour but de préciser deux choses concernant les pratiques savantes.

En premier, qu'en passer par l'analyse de ce type d'archives, perçues à tort comme mineures, permet bien souvent de réintroduire un degré de complexité supplémentaire là où les spécialistes d'un auteur ou d'une œuvre en sont souvent restés à une analyse théorique des productions.

La seconde chose que cette intervention voudrait montrer et qu'en passer par ces archives ne permet pas seulement de mieux documenter une pensée, mais aussi de décrire un « style » de pensée. C'est entre les lignes de l'œuvre écrite qu'il est possible de mettre en lumière les silences et les nombreux présupposés qui appartiennent en propre à un chercheur lorsqu'il travaille.

Le fichier et la nécessaire rationalisation du travail scientifique

La fin du XIX^e siècle connaît une importante révolution dans l'ordre des savoirs. C'est là, en effet, que l'on voit le remplacement du classement horizontal - celui des liasses - par un classement de type vertical - celui des fiches. C'est la fin des piles et le début des casiers aux fiches échancrées, perforées ou articulées.

Ce dispositif du fichier a pourtant une histoire singulière qui commence avec des cartes à jouer qui sont utilisées dans les bibliothèques dès le XVIII^e siècle et sur lesquelles sont inscrites le nom de l'ouvrage, celui de son auteur, le lieu de l'impression et la date. C'est en fait depuis la fin du XVII^e siècle que la pratique du fichier est en gestation puisqu'il s'agit alors d'un moyen et non d'un principe général d'organisation des savoirs¹. Par ailleurs, l'usage des fiches dans le monde savant ne semble pas faire l'unanimité et les mises en garde sont nombreuses – en particulier contre la perte de la « memoria ». La prise de note, le passage à l'écrit fait toujours courir le risque de son affaiblissement. De plus, il manque un dispositif qui très concrètement permette de gérer la masse du savoir repris dans les fiches.

Ce problème de logement se règlera avec l'introduction de l'armoire érudite. Cette première tentative de rationalisation de la mise en fiche donnera lieu à des réflexions nouvelles sur ce qui doit être mis en fiches, mais aussi sur le format des fiches à adopter, etc... Des procédés qui paraissent de plus en plus rigides mais qui n'effacent pas le fait que ce dispositif du fichier doit aussi pouvoir s'adapter en fonction du classement demandé et des besoins du savant.

C'est en tout cas à la suite d'usages d'abord bibliographiques puis administratifs à partir des années 1830 que le fichier entrera en force dans le travail savant, offrant la possibilité alors nouvelle de capitaliser les effets de lectures et d'observations à grande échelle.

¹ Cf. Christoph Meinel, "Enzyklopädie der Welt und Verzettelung des Wissens: Aporien der

II. Les principes du fichier

Des logiques d'usages différentes voient le jour à la fin du XIX^e siècle lorsque le fichier se généralise dans l'espace savant. Il a alors pour fonction principale de faciliter la mise en ordre des données tout comme de permettre leur manipulation et leur gestion sur le long terme. Le fichier rend surtout possible **la fragmentation et l'articulation des savoirs**. Aussi, et dès lors qu'un travail de recherche est appelé à être modifié, augmenté, diminué ou manipulé, la fiche devient **indispensable**.

Pour autant, et à force de décrire ce processus de la mise en fiche comme fondamentalement ouvert, en continu et renouvellement, l'activité de la mise en fiche va se transformer avec beaucoup de perversité : l'entassement des données, à toutes fins utiles, sans nécessairement savoir ni quand ni comment l'une de ces données pourra servir, rend impossible la production d'une synthèse. Aussi, de nouvelles mises en garde contre les dérives de l'emploi fichier sont introduites. Ce n'est plus la perte de la « memoria », ou la difficulté de trouver un lieu de classement, mais désormais il s'agit de rappeler qu'un bon fichier ne doit **ni recueillir de données trop vastes, ni multiplier les subdivisions** puisque plus les subdivisions sont nombreuses, plus le classement devient complexe, et plus il demandera dans le temps des ajustements et des reconfigurations.

Au delà des aspects méthodologiques, il y a aussi des difficultés psychologiques qui découlent de cet acte répétitif qui consiste à recueillir des données et à multiplier les fiches sans savoir à l'avance à quoi elles pourront servir.

III. Un exemple : Henri Hubert.

Cette intervention s'est terminée avec le cas d'une pensée qui n'a jamais cessé de se reprendre, de se réorienter et de bifurquer et qui a pris corps dans un fichier récemment redécouvert au Museum d'histoire naturelle : celui de l'historien-archéologue Henri Hubert.

Ce sont en effet plus de 18 000 fiches qui composent ce fichier. Elles sont très différentes dans leur contenu. Parfois Hubert y fait figurer une référence bibliographique, souvent abrégée lorsqu'il s'agit d'un article de revue. Parfois, il s'agit d'un nom d'auteur, d'un mot, d'une traduction, plus rarement d'un dessin. Parfois, encore, il fait le résumé de certains ouvrages qu'il a lus, le plus souvent en recopiant le sommaire.

Cependant, en décidant d'analyser dans le détail la composition de ce fichier, il est possible de voir combien chaque objet d'étude choisi par Hubert est indissociable d'une longue chaîne de gloses et d'analyses, de jugements critiques, d'intuitions et d'allusions, de commentaires. Son fichier est surtout un lieu de visibilité sur l'état des savoirs que possède et que pratique Hubert. Un fichier, aussi, qui fonctionne pour lui comme une table d'orientation, une carte qui l'aide à baliser des cheminements possibles.